

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Toutes ces belles robes brodées, ces tissus de satin, faille, velours et tulle également brodés, ces rubans enguirlandés et ces gazes brochées, toutes ces étoffes enfin qu'on admire tant à l'Exposition (classe de l'habillement), témoignent assez de la tendance actuelle de la mode. Impossible de ne pas reconnaître qu'elle s'est placée dans les régions les plus élevées de l'art industriel et qu'il lui est impossible d'en descendre sous peine de déroger. On peut donc sûrement annoncer que le règne de la broderie n'est pas près de finir. L'hiver prochain nous amènera vraisemblablement des costumes brodés un peu plus jolis que ceux que nous portons aujourd'hui et qui déjà constituent un progrès sur ceux de la saison précédente.

Mais que nous sommes loin de la broderie de laine qui a inauguré l'ère élégante dans laquelle nous vivons ! La broderie de soie avec ou sans perles, le mélange d'or et d'argent, les tissus lamés, puis brodés de perles et de soie, voilà ce qui l'emporte aujourd'hui. Ce sont bien là de ces fantaisies ruineuses comme sa majesté la Mode s'en permet de temps à autre ! Est-ce à dire qu'il faille s'en plaindre ? nous ne le pensons pas, puisque la broderie est un de ces rares travaux de femmes qui rapportent un salaire convenable.

D'ailleurs, il faut bien l'avouer, le plus grand nombre de ces magnifiques broderies sort de l'ordinaire de la fabrication, et c'est peut-être là le côté le plus intéressant de la question. Il ne nous répugne nullement de trouver des imitations de broderies si parfaites qu'elles font illusion. C'est ce qui arrive assez souvent, et l'on peut le constater en visitant les galeries du Champ-de-Mars, où l'on voit sur certains modèles l'inscription suivante : « Ceci est brodé à la main. » C'est avouer naïvement qu'on reconnaît la perfection du travail au métier, et c'est en faire un bel éloge !

Pour résumer ce qui constitue le goût du jour et en montrer le côté pratique, voici ce qu'on porte en ce moment : d'abord du crêpe de Chine brodé, pas trop cher (on en trouve à 29 fr. pour

garnitures complètes de costume) ; puis des grenadines brodées, d'un prix modéré ; des toiles et linons avec broderies, d'un bon marché relatif ; sans compter la sainte mousseline, — nullement simple, puisqu'elle est richement brodée, — laquelle n'attend qu'une occasion favorable pour déployer ses grâces « moutonneuses ». On nous a montré, dans ce dernier genre, des préparatifs de haut goût : — Corsage froncé à la vierge avec col à

revers *Directoire* et tout brodé. Jupons à traîne, entourés de volants brodés, que surmontent des bouillonnés dans lesquels passe un ruban. Echarpe lavandière, bordée d'un bouillon pareil et drapée derrière. Ici le milieu du jupon forme deux ou trois pouffs successifs, coupés par des flots de ruban. Mêmes nœuds aux manches duchesse et ceinture en ruban.

Corsage bébé par-ci, corsage bébé par-là... Ce modèle apparaît partout : on le promène à l'Exposition, au Salon de peinture, aux courses, au spectacle. Toutes les jeunes filles l'ont adopté d'emblée, les jeunes femmes aussi, et aussi les femmes minces qui sont éternellement jeunes ! Voyez ce que c'est : depuis un an nous en parlons, et pourtant, à part quelques exceptions, toutes les femmes semblaient se faire tirer l'oreille... Eh bien, cela n'empêchait point ce gentil corsage de s'établir en silence un peu partout, et il a fallu l'Exposition universelle pour montrer à quel point il était en faveur. Des quatre parties du monde il nous arrive avec ses petits plis

bien aplatis et serrés à la taille par une ceinture, — le plus souvent en cuir de nuance mastic : création toute parisienne et de la dernière nouveauté.

La vogue du costume écossais, à fond vert et bleu, s'accroît de jour en jour à Paris ; mais quel que soit le succès de ces carreaux, il n'atteindra jamais celui des pois bleus d'il y a quelques années, et pour cause. Le carreau grossit et rapetisse ; peu de personnes braveront ce danger ! On garnit généralement ces robes de dépassants rouges ou de lisérés jaunes. Cependant, nous avons vu des bandes de velours noir, rayées de soutaches d'or, qui of-



P. N° 417. — CHAPEAU *Sportwoman*.

Dessin de E. PRÉVAL.

fraient un ensemble des plus agréables. Citons une toilette conçue dans ce sens, en plaid écossais offrant les nuances à la mode : — Jupon court, entouré d'un grand plissé plat. Seconde jupe à retournis lavandière ; le bord relevé est orné de velours noir à soutaches d'or. Par-derrrière, la seconde jupe forme deux pouffs, sous lesquels viennent se perdre les draperies du tablier, fixées par des nœuds de velours et des soutaches. Gilet blanc à boutons d'or, et veston entr'ouvert dans le bas, avec même garniture au bord. Col rabattu, genre marin, et parement des manches en velours rayé de soutaches d'or.

L'avantage du gilet proprement dit, que l'on porte en ce moment avec le veston, vient de ce que cette combinaison permet de se passer, pour la rue, d'un vêtement auxiliaire, d'une confection en un mot. C'est inappréciable en voyage et pour les promenades à travers les expositions.

Une nouveauté dont le succès s'affirme de plus en plus en ce moment, c'est le filet : filet de soie blanche, noire ou de couleur pour écharpe, mantille, fichu Marie-Antoinette, draperies de robe, fanchon, barbes pour chapeaux, etc. Nous avons même vu une polonoise, de coupe irréprochable, toute en filet fait de lacet de soie gaufrée, avec de hautes franges en soie laminée. Mentionnons encore les mantilles « bains de mer » en filet de laine zéphir, avec franges muguet, qu'on appréciera fort quand le moment de les porter sera venu. Ainsi la mode nous a de nouveau prises dans ses filets ! Nos lectrices remarqueront avec nous le parti qu'on peut tirer de cette précieuse innovation : elle fournit un nouvel élément aux combinaisons multiples par lesquelles passe un costume bien ordonné.

La passementerie moderne, par les ressources sans nombre qu'elle offre, occupe une place fort importante dans l'art de la toilette ; il faut nécessairement s'appuyer de son concours si l'on veut être bien mise. Il suffit, du reste, de jeter les yeux autour de soi pour s'en convaincre : on constatera tout de suite la profusion de franges dont on nous accable. L'échelle de franges laminées qui forme en ce moment le tablier de tant de belles robes ne nous plaît guère, quoiqu'elle ait pris naissance dans les ateliers les plus en renom. Sa richesse est incontestable, mais nous n'aimons pas cette nappe ruisselante et miroitante de franges laminées frétilant au moindre mouvement, avec un petit bruit de feuilles sèches. Nous pensons, malgré nous, à l'habillement de certaines femmes sauvages qu'on représente dans les livres de voyages lointains !

Au surplus, la passementerie s'est fourrée partout cette année : témoin la frange muguet qui garnit nos chapeaux ainsi que certaines parures de lingerie ; c'est charmant dans les deux cas. Et voici qu'aujourd'hui le dernier mot de l'élégance, pour les ombrelles, consiste à leur attacher des grelots, sous forme de glands, à chaque extrémité de baleine... On assortit la couleur de ces glands à celle du dessus et de la doublure de l'ombrelle.

Une autre élégance à mentionner à propos de l'ombrelle, c'est que de ce côté aussi il y a envahissement de la broderie. Et il ne s'agit pas ici d'un travail ordinaire, mais bien de belles guirlandes de fleurs perlées.

Le rouge est une des passions du jour. La mode étant aux expressions les plus riches de l'élégance dans le costume, il est naturel qu'elle patronne la couleur la plus éclatante. Le rouge s'allie parfaitement à l'or et aux objets de bijouterie qu'on aime si fort depuis quelque temps. D'un autre côté, cette couleur fait bon ménage avec le ton vieil or et le vert russe, deux autres favoris du jour ; sans compter que le rouge, uni au bleu marine, ne demande qu'un peu de blanc pour compléter un trio bien connu... et se traduire en un emblème qui ne manque pas d'à-propos.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 417.

CHAPEAU *Sportwoman*. — Paille blanc argenté ; fond élevé et pointu ; la passe baissée devant et relevée derrière. Cette dernière partie est ornée de trois rangs de ruches en satin blanc, avec nœud tombant. Plume noire posée en bandeau sur le devant pour cacher le pied de deux groupes d'ailes qui s'étagent sur la calotte. Nœud de velours noir au-dessus du bavolet.

G. N° 892.

TOILETTES D'ENFANTS. — 1 et 3. Costume en armure de laine de nuance « gomme », avec faille olive et faille rose, vu sous deux aspects. — Robe de forme princesse ; le dos présente huit coutures, indépendamment de celle du milieu, qui ferme la robe. Chaque couture est garnie, dans le bas, d'un soufflet de faille rose formant un plissé éventail. Toute cette partie du dos est indépendante dans le bas et tombe sur un faux jupon qui se réunit aux coutures de côté du devant. Le tout est orné d'une bande de faille verte, encadrée de lisérés roses. Une écharpe de même étoffe est posée au bas du devant ; son bord supérieur est découpé en languettes lisérées de rose et reliées entre elles par un ruban vert disposé en bouillonnés. Un large nœud de faille, sortant du plissé du dos, orne le côté de la jupe. Double col rabattu, en faille vert mousse et armure de laine. — Lingerie plissée. — Toque de paille noire, bordée de satin vert et garnie de plumes noires avec une aile blanche posée en aigrette.

2 et 4. Pardessus de drap « cocher », vu sous deux aspects et pouvant convenir aussi bien à une petite fille de cinq à neuf ans qu'à un petit garçon. — Ce vêtement (genre tailleur) présente une couture cintrée dans le milieu du dos et deux coutures sous les bras. Il se ferme devant par une ligne de boutons en bois de couleur assortie. Le haut est garni de trois collets avec des revers de châle. Trois biais piqués à la main entourent le bas des manches. La poche se compose de trois parements superposés. — Tous les bords de ce pardessus sont ornés d'une piqûre très-pressée.

3. Se reporter au n° 1 pour la description du costume. — Chapeau de paille noire incliné devant et derrière ; le côté de la passe renversé. Ruban et nœud de moire et satin vert autour de la calotte, avec plume amazone blanche.

5. Costume de cachemire beige, pour petite fille de quatre ans. — Robe anglaise toute droite devant, avec boutons corozo de teinte assortie. La poche de côté est encadrée de rouleautés de faille ; même garniture sur le parement, avec boutons et fausses boutonnières. Le bas du dos se termine par un volant plissé, sur lequel viennent se rabattre de doubles parements semblables. — Lingerie plate. — Chapeau de paille de fantaisie, gentiment ondulée. Guirlande de fleurs des champs et ruban de faille beige, avec plumet de paille retombant derrière. — Prix du patron épinglé de chaque costume : 3 francs.

G. N° 905.

TOILETTE DE PROMENADE. — 1 et 2. Même costume vu sous deux aspects, en beige chiné et foulard rayé brun sur brun. — Jupon à traine, monté derrière par des plis à la religieuse. Le bas est découpé en bandes carrées entre lesquelles sont intercalés des soufflets de foulard plissé ; par-devant, la garniture est répétée une seconde fois. Frange muguet en laine beige et soie marron sur les côtés, ainsi qu'au bas de la traine. — Tablier de foulard, bordé de franges pareilles et drapé sur les côtés. Corsage genre cuirasse ; le bas du dos garni d'un postillon de petits volants superposés et encadrés par une bande de foulard. La même garniture suit les bords de la basque, encadre le devant et forme le col. De petits boutons corozo, de ton assorti, ferment le devant ; cette partie, qui simule un gilet, se termine par un volant de foulard plissé. Parement au bas de la manche et plissé de foulard. — Le chapeau de la première figurine est en paille de riz blanche et garni d'une draperie de gaze mastic, avec plume de même ton ; roses thé dessous. — Le chapeau de la seconde figurine est en paille, avec garnitures de foulard et plumes de ton assorti. — Prix du patron épinglé du costume : 5 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1521 C.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume court, en cachemire et faille bleu grisâtre de deux tons. — Jupons tombant au niveau de la bottine et terminé par un volant ruché par groupes de plis que séparent des pattes de faille. — Polonoise de forme princesse devant, où elle est bordée dans le bas par une bande de faille. Un gilet simulé, en faille, forme le milieu du corsage. Il est encadré de longs revers qui le dépassent et ne font qu'un avec le col marin. Le milieu du dos est composé d'une largeur de faille coulissée au-dessous de la taille et qui constitue un triple pli creux en s'élargissant du bas. Deux revers de faille, placés sur les côtés, se rabattent au milieu de ces plis et se trouvent réunis par un nœud de ruban. Le bas de la manche est plissé et garni d'un bracelet de faille, avec nœud dessus. — Lingerie festonnée. — Chapeau de paille noire, à bayolet plissé. Un ruban bleu, bordé de caroubier, est disposé en coques sur le côté et forme les brides. Ruche marabout derrière, et épingles dorées de place en place. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume en cachemire de l'Inde mastic et faille caroubier. — Jupons à traîne, entouré d'un volant ruché dont le bord est doublé de faille caroubier. Ce volant est surmonté d'une garniture composée de feuillets de cachemire et de feuillets de faille alternés. La traîne est, en outre, garnie d'un volant ruché, à doublure caroubier. — Tunique (seconde jupe) avec tablier indépendant; ce dernier est drapé en plis réguliers, fixés sur les côtés. Par-derrière, la tunique, plus longue au milieu que sur les côtés, retombe en draperies inégales. — Corsage-veston avec plastron de faille caroubier sur le devant; la basque est entourée de bouclettes de cachemire et de faille alternées. — Lingerie en mousseline et dentelle. — Chapeau de paille d'Italie. Bandeau de feuillage léger, sous la passe, avec fruits rouges des haies. Groupe de coques de ruban caroubier sur le côté de la calotte, servant de pied à deux plumes de ton mastic qui garnissent chacune un des côtés du chapeau. Un ruban coupe la calotte et semble former l'une des brides. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

3. Costume de cachemire mastic (ton réséda) pour petite fille de onze ans. — Robe de forme princesse, avec col rabattu, ouvert en châle assez bas sur le devant; ce col, en faille réséda foncé, est bordé de faille bleu pâle. Les boutons qui garnissent les devants du vêtement sont larges et bleus. Le milieu du dos est en faille verte et forme deux petites basques plates qui reposent sur un volant de faille bleu pâle ruchée, bordé de vert. Le bas de la robe est entouré de faille bleue; la partie pouffée derrière est bordée de faille assortie aux deux teintes. — Parement de faille verte, bordé de bleu au bas de la manche. Boutons bleus partout. — Lingerie plate en toile. — Chapeau rond en paille ondulée, de ton verdâtre, avec piquet de fleurs de pommier sur le côté. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Description du patron coupé.

Annexe spéciale des éditions n°s 2, 3 et 4.

CONFECTION-VISITE. — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure G. n° 903 (fig. 2), publiée et décrite dans le précédent numéro. Il se compose de quatre morceaux :

1. Devant, formant paletot et allant se réunir au bas du dos.
2. Manche, cousue au devant depuis le cran qui se trouve à la saignée jusqu'au bas du dos.
3. Intérieur de la manche, que l'on coud sur le devant.
4. Dos, que l'on couvre d'une étoffe complètement plissée.

Ce genre de confection peut être établi en étoffe pareille au costume et compléter une toilette simple et comme il faut.

Description de la figurine coloriée L. n° 171.

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume court en fin matelassé de soie et laine, de ton mastic, et faille carmélite. — Jupons tombant au niveau de la

bottine, entouré d'un volant plissé; celui-ci est surmonté de feuillets de faille, bordés de petits volants de ton mastic, lesquels forment la coquille tout autour. — Tunique (ou seconde jupe) à petite traîne s'arrêtant au volant du jupon; cette traîne est resserrée par trois rangs de coulisses; le milieu de la largeur constitue un pouff coquillé, dont l'intérieur, en faille, est creux et garni de rubans; les côtés du pouff sont coulissés. La tunique se ferme derrière. — Corsage basquine, complètement ajusté. Le milieu du dos est en faille et garni dans le bas d'un pouff de même étoffe qui rappelle la disposition de celui du jupon. Des revers de faille ornent les côtés; la pointe en est fixée par un flot de ruban. Col rabattu, fermé devant par flot semblable, à longs bouts et bordure de faille dans le bas. La manche est garnie d'un parement fermé derrière par une réunion de trois bouclettes, et le tout est coupé par un ruban qui fait le tour du poignet. — Chapeau rond en paille, entouré d'une draperie de faille fixée sur le côté derrière par une boucle d'or. Il s'en échappe une plume de teinte mastic, qui retombe du côté opposé. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

ÉCHOS DE LA MODE

La saison printanière est décidément celle qu'à la façon anglaise le monde adopte avec une prédilection marquée pour ses fêtes. Elles sont alors, dans le mouvement de la vie parisienne, le complément des réunions de Chantilly ou du Bois de Boulogne, du Salon de peinture et, cette année, de la grande Exposition du Champ-de-Mars. La grande ville est en plein, alors, dans l'ère de l'élégance.

A propos d'élégance, le *Sport* constate qu'on est élégant dès qu'on a su établir un rapport intime entre le caractère de sa personne et celui de sa toilette. Tout le secret de l'élégance dépend de cette corrélation étroite. Une femme petite, mince, une femme grande, forte, peuvent être également élégantes, à la condition pour elles de ne pas s'habiller de la même manière. En sorte que l'on peut affirmer que, si quelque chose est contraire à la véritable élégance, c'est la mode étroitement comprise. On ne saurait l'adopter qu'à la condition de la modifier toujours selon le style de la personnalité.

De là les variétés de l'élégance, alors même qu'elle se maintient dans la mode. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, l'élégance de M^{me} la duchesse de Chaulnes a son originalité hardie, mais toujours pondérée par le goût; celle de M^{me} la comtesse de Montebello est gracieuse et brillante tout à la fois; celle de M^{me} la duchesse de Mouchy, fastueuse et de grand style; celle de M^{me} la marquise d'Aoust, de race, trouvée et point cherchée; l'élégance de M^{me} Tolstoy est raffinée et innovatrice dans les détails; celle de M^{me} la comtesse de Pourtalès, jolie, parisienne et correcte; celle de M^{me} la princesse de Sagan, d'une majesté de lignes aristocratique; celle de M^{me} la marquise de Galliffet, fraîche, sobre et juvénile; celle de M^{me} la comtesse Aymery de La Rochefoucauld, simple et suave; de M^{me} Octave de Béhague, poétique et charmante; de M^{me} la princesse Constantin Radziwill, exquise et d'une grâce reposée; de M^{me} la marquise d'Hervey-Saint-Denys, séduisante et inspirée; de M^{me} la princesse de Chimay, artistique et franche; de M^{me} la vicomtesse de Courval, sûre et harmonieuse; de M^{me} la comtesse R. de Beaumont, colorée et pittoresque; de M^{me} la duchesse de Newcastle, toute de charme. J'en passe, et des meilleures.

Il y a des élégances plantureuses, ajoute le *Sport*; il y en a de mièvres, de modestes, de fougueuses, d'épinglées, de mystérieuses, de fantaisistes, de réfléchies, de téméraires, de naïves; c'est à l'infini.

Nous nous garderons bien, nous, d'ajouter quoi que ce soit à propos de cette nomenclature un peu... hasardée; nous la recommandons seulement à la sagacité de nos lectrices.

B. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

On parle beaucoup, en ce moment, et de la Russie et de cette jeune femme exaltée qui a joué du revolver là-bas, comme ici l'on joue de l'éventail; jeune femme que plusieurs ont fort injustement comparée à notre Charlotte Corday, car Vera Sassoulitch est une nature de femme qu'Ivan Tourguéneff a merveilleusement décrite dans plusieurs de ses romans, et qui semble appartenir en propre à la Russie. Il s'agit d'un tempérament de virago qui non-seulement est très-peu sympathique à notre esprit français, mais encore complètement opposé à la nature de nos compatriotes, à quelque degré qu'elles soient placées sur l'échelle sociale; c'est donc une curiosité à observer et non à comparer.

Dans une société telle que nous la concevons, soit en France, soit en Angleterre, il y a combat. « *La bataille de la vie* », ce titre d'un roman de Dickens pourrait être aussi le titre de toutes les luttes qui s'élèvent de ce côté de l'Europe. Mais en Russie ce n'est pas une mêlée, c'est un autre spectacle, et les caractères doivent se ressentir forcément de cet état de choses. Aussi les romans qui nous arrivent de l'autre côté de cette même Europe sont-ils très-curieux à lire pour les observateurs, « l'art devant être l'expression fidèle de la vie », ainsi que l'a dit Tourguéneff, que je me plais à citer, son livre ayant un parfum d'étrangeté et de vérité, deux choses qu'on trouve rarement réunies. Du reste, il paraît que c'est un homme tout à fait charmant que celui dont je vous parle: grand seigneur jusqu'au bout des ongles, avec l'esprit, la grâce à la française; en un mot, c'est le vrai type de nos gentilshommes d'autrefois, qui étaient si séduisants... à ce que disaient jadis mesdames nos grand'mères. Du reste, ce n'est point de visu que je vous en parle; je vous répète seulement ce que m'a raconté une femme de grand esprit et de beaucoup de tact, qui s'est rencontrée avec le célèbre romancier à l'ambassade russe.

Ne vous scandalisez pas sur cet enthousiasme, car ce n'est pas d'un jeune homme que je me permets de parler de la sorte, puisque Tourguéneff a déjà entendu sonner la soixantaine; c'est une quantité d'années qu'il porte en souriant; je le veux bien, mais qui n'en fait pas moins partie de son bagage; et il paraît qu'elles ont été bien accidentées, ces années-là.

D'abord, étant enfant, il faillit être mangé par les ours, non dans son pays, ce qui eût été plus rationnel, mais en Suisse, à Berne, où on l'avait mené voir ces féroces personnages. Voulant juger sans doute s'ils ressemblaient à ceux de la Russie, il se pencha tant et si bien qu'il culbuta au milieu de ces dévorants, qui eurent aussi, paraît-il, une belle peur! C'étaient évidemment des ours civilisés!

Après ce bel exploit, ses parents le conduisirent à Paris pour y achever son éducation, la France étant alors la grande éducatrice de la Russie, tandis qu'aujourd'hui c'est l'Allemagne qui est la pédagogue de sa voisine; mais ne parlons que du passé... Donc Ivan Tourguéneff vint à Paris; il s'y amusa, s'y plut et emporta un peu de cet esprit du cru, qui ne nuisit point à ses œuvres, bien au contraire.

De retour en Russie, on l'attacha au ministère de l'intérieur; mais son imagination gagna la nostalgie dans les bureaux, ce qui le rendit tellement malade que son frère aîné, qui occupait un beau grade dans l'artillerie de la garde, le prit avec lui pour lui faire suivre la même carrière. Malheureusement pour lui, le canon n'était pas non plus l'objet de ses rêves; hélas! c'était la plume. Si je dis « hélas! » ce n'est certes pas pour ses lecteurs que je parle, mais pour lui, qui eut tant de luttes à soutenir avant d'arriver à son but.

Alors la vie était pénible à Saint-Pétersbourg pour tout homme d'intelligence: car le czar Nicolas, qui avait un génie de caporal,

menait la Russie avec des habitudes de caserne, et la Russie obéissait. C'était le règne de la consigne. A peine si l'on osait murmurer dans les salons, et la jeunesse intelligente étouffait. Jugez du supplice que devait éprouver le malheureux Tourguéneff avec des idées libérales qu'il voulait publier.

« Le matin, raconte-t-il, la censure me renvoyait mes épreuves » pleines de ratures, couvertes de mots écrits à l'encre rouge, » comme si eiles étaient ensanglantées. Quelquefois il me fallait aller trouver le censeur, qui me demandait des explications » inutiles ou humiliantes, auxquelles il répondait par des arrêts » sans appel et ineptes. D'autres fois, dans la rue, quand mal ou » bien et plutôt mal que bien, l'un de mes écrits était parvenu à » voir le jour, je rencontrais soit un général, soit un chef; tantôt » je recevais des sottises, tantôt on m'adressait des compliments » ironiques qui étaient encore pires. Puis, si l'on regardait autour » de soi, on voyait la vénalité en pleine vogue, le servage peser » sur la société comme un rocher, les casernes se dresser par- » tout; enfin on se sentait mourir étouffé; il n'y avait plus de » justice; on parlait de fermer les universités, les voyages à » l'étranger étaient interdits, tout livre était défendu, la délation » se glissait partout... »

Tourguéneff eut enfin l'adresse et le bonheur de pouvoir fuir la Russie.

« Je dus m'éloigner de mon ennemi, dit-il, afin de tomber plus » fortement sur lui. »

Cet ennemi, c'était le servage. Il jura de ne jamais se réconcilier avec lui et il tint parole. Il écrivit à Paris, en 1852, le *Journal d'un chasseur*, qui eut un retentissement immense même ou plutôt surtout en Russie, où il parvint à pénétrer. Ce n'était point un livre de polémique, mais un livre vivant qui donnait une voix à tout un monde; une forme, une essence enfin, qui prenait la nature sur le fait: ce qui a toujours constitué l'immense talent qu'a montré cet auteur dans ses nombreux écrits.

Ce fut dans ce voyage qu'il se lia avec Mérimée, qui le présenta à la nouvelle cour dont il était l'un des principaux coryphées. Et quelle différence il se rencontrait entre ces hommes d'un mérite si différent, et dans ces cours bien plus différentes encore! Mais, du moins, ces deux hommes se touchaient par le talent, tandis que notre cour impériale... il faut la juger par ce que raconte sur elle Mérimée lui-même qui en était.

C'était le moment où l'impératrice avait imaginé de fonder la « cour d'amour » à Fontainebleau. — Mérimée fut créé le secrétaire de ce jeu galant, renouvelé de Clémence Isaure. Là-dessus il écrivait à son ami les choses les plus burlesques et les plus tristes du monde; puis le ton de ces lettres devint plus triste en racontant que les riantes soirées aux divertissements poétiques et chevaleresques avaient fait place aux distractions prosaïques et bourgeoises.

« On ne prend plus modèle sur Clémence Isaure, dit-il, mais » sur les rentières du Marais, et l'on appelle les numéros du loto » en faisant les plaisanteries classiques du mauvais goût: ainsi » les *jambes du facteur*, les *deux cocottes*; et tout le reste à l'avenant. »

On sent l'ennui s'échapper de la plume de Mérimée, quoiqu'il n'ose pas en faire l'aveu. Il est à Saint-Cloud et il s'ennuie, il va au Sénat et il s'ennuie; il assiste aux charades jouées par les intimes: l'ennui le met en fuite; il s'éloigne mécontent, on n'essaie pas de le retenir et il revient.

Tout cela était triste! L'empereur, vieilli et souffrant, paraissait plus impassible que jamais. A Compiègne comme à Fontainebleau, à Biarritz, aux Tuileries, on causait peu et simplement, à bâtons rompus; toutes les cervelles paraissaient vides; la vie se passait « à manger, à dormir et un peu à se promener. Aussi, bien qu'il » n'y ait rien de plus haïssable que les *bas-bleus*, je regrette de » toute mon âme que nos dames n'en aient pas de teintes légère- » ment azurées. »

Hélas ! c'est sans doute pour se distraire de cette atmosphère étouffante que l'on imagine qu'on pourrait faire en triomphateur le voyage à Berlin...

Vous voyez maintenant la différence qui existait entre le milieu où vivaient les deux amis. Aussi, pendant que Mérimée se mourait de langueur, Tourguéneff luttait avec une énergie et un courage incomparables ; il fit parler les choses, donna une voix à tout un monde, et non-seulement une voix, mais encore une forme, et contribua puissamment, à l'aide de sa plume, à ce que l'empereur Alexandre a fait pour son pays. Il s'ensuit qu'il doit être justement glorieux et de son talent et de son succès ; succès dont il put jouir aussi en France, car ses charmants romans y ont, pour ainsi dire, conquis le droit de nationalité.

Comtesse DE BASSANVILLE.

CHRONIQUE MONDAINE

Le monde officiel fait de son mieux pour animer en ce moment Paris, et il prodigue les réceptions avec une gracieuseté qui doit lui être comptée. Ce qui frappe dans les salons gouvernementaux, c'est la prodigieuse quantité de noms étrangers en *i*, en *o*, en *a*, en *of* ou en *ski* qu'on y trouve. Sur dix invités, neuf sont étrangers. Retirez les Russes, il reste des Espagnols, Ecartez les Anglais, ce sont les Italiens, puis les Américains qui dominent.

L'Italien et l'Espagnol sont aujourd'hui très-répandus. Il surgit de ces deux côtés tout un monde, très-apprecié et très-choyé, de duchesses et de princes.

Après l'Espagne et l'Italie, c'est l'Amérique qui donne le plus de danseurs et surtout de danseuses à nos bals. Elles sont fort gentilles, les Américaines, et leur coquetterie quelque peu évaporée est un véritable piment pour notre monde. Aussi s'est-on empressé aux fêtes suscitées dans la colonie américaine par la présence du général Grant. M. Robert Hooper a donné en l'honneur du général une soirée où l'on a joué plusieurs pièces de théâtre qui ont vivement intéressé l'assistance, composée de la fine fleur des beautés d'outre-Océan.

Le mélange de monde qui emplit en ce moment certains grands hôtels amène des confusions dont pourrait faire son profit plus d'un vaudevilliste.

On connaît déjà l'aventure d'Hegel, l'illustre philosophe allemand.

Un jour, un riche seigneur de Berlin attendait, pour se rendre au bal de la cour, que son coiffeur vint le friser. C'était au printemps, il était à sa fenêtre et maugréait fort du retard de l'artiste. Passe un promeneur habillé de gris et dont la mise, d'ailleurs, n'annonçait pas la richesse. Il se parlait à lui-même et marchait d'un air fort distrait.

— Eh ! l'amie, montez, s'il vous plaît, lui crie soudainement une voix.

C'était celle dudit seigneur.

« Que me veut-on ? » pensa le promeneur. Fort en peine de le deviner, il s'empresse cependant de monter.

— Voulez-vous me tailler les cheveux, vous me frisez-ensuite?... Je suis très-pressé, je vais au bal de la cour... Mon bécitre de perruquier ne vient pas.

— Comment ! monsieur, vous voulez...

— Sans doute, sans doute, dépêchez-vous.

Notre homme prend les ciseaux et taille de son mieux ; on lui apporte un fer, il va s'en servir. A ce moment, le gentilhomme a l'idée de se regarder dans la glace. Il pousse un cri.

— Comment ! animal, voilà la façon dont vous m'avez arrangé ?

— Je ne suis pas un animal ; je me nomme Frantz Hegel et je suis professeur à l'Université.

— Mais vous n'êtes donc pas coiffeur, vous n'avez donc jamais coupé de cheveux ?

— Jamais ! vous me demandiez un service, je n'ai pas voulu vous le refuser, je vous salue.

Et le philosophe sortit comme il était entré.

Eh bien ! cette histoire d'Hegel a eu son pendant, ces jours-ci, dans un des grands hôtels de Paris. Le personnage coiffé, cette fois, était un prince de maison souveraine ; le coiffeur, un clubman très-connu, très-sympathique, qui, voyant la méprise, s'y était prêté de la meilleure grâce du monde. L'altesse a découvert la chose quand une personne de sa suite est entrée et, en le saluant, a appelé le prétendu coiffeur : « Monsieur le comte. »

On s'est expliqué, on a beaucoup ri et l'histoire court depuis dans les salons de Paris.

Ce n'est pas, du reste, la seule chose qui court dans les maisons du beau monde.

Le prince et la princesse de Galles ont mis à la mode, dans les salons parisiens qu'ils ont honorés de leur présence, un nouveau jeu très-amusant. On l'appelle « *The family coach* » (le carrosse de famille). On le joue de la façon suivante :

Chaque personne de la compagnie prend le nom d'une partie du carrosse, celui des chevaux, des harnais. On s'appelle essieu, fouet, coffre, marchepied, mors, etc. Il y a aussi l'oncle Toby et la tante Sally, qui sont supposés accomplir un voyage ou une promenade, dans le carrosse, et qui prennent avec eux un petit chien et des provisions. Il échoit — par tirage au sort — à une personne de la compagnie de composer, séance tenante, un récit relatant les accidents comiques, les événements burlesques qui arrivent au « carrosse de famille ». Il faut avoir de l'esprit pour se tirer avec honneur de cette tâche imposée.

Le nom que chaque personnage du jeu a choisi est mentionné dans le récit ; chaque fois qu'on est nommé, on est tenu de se lever ; si, par oubli, on reste assis, on doit un gage. Quand les mots « carrosse de famille » reviennent dans le conte, toute la compagnie change de place.

Les gages qui ont été accumulés durant le jeu sont criés à la fin, et on les rachète en contant une histoire, en récitant des vers, en chantant un air, etc.

Les cours d'Angleterre et de Danemark raffolent de ce passe-temps.

Ce sont là jeux de princes : on en sait de moins innocents.

Comme on se marie énormément, à cette saison de l'année, on est admis à visiter, presque tous les jours, des merveilles de toilette féminine. Les hommes, eux-mêmes, prennent intérêt à cette exposition du trousseau de la mariée.

Cette mode d'exhibition de vêtements intimes nous vient de la prude Angleterre. En outre, dans le Royaume-Uni, on expose les présents offerts à la mariée par ses amis ou ses parents, et les présents portent le nom du donateur. Vous pensez quelle émulation excite ce procédé !

Il est un pays où le trousseau de la mariée donne lieu à une scène plus originale. Dans les villages des provinces basques espagnoles, lorsqu'une fille se marie, il est d'usage de promener son trousseau par la localité. On range le linge et les habits dans de grands paniers d'osier, placés sur une charrette dont on serre les roues pour les faire grincer. Le désagréable gémissement du véhicule attire tout le monde sur les portes. Le conducteur du charriot crie alors, à tue-tête, la nomenclature des objets contenus dans les paniers, et l'on dit que le nombre réel des douzaines de chemises, serviettes, draps, jupes, etc., est fort augmenté par la vanité proverbiale de nos voisins d'outre-monts.

BACHAUMONT.

PLANCHE G. N° 905. — DESCRIPTION, PAGE 278.



TOILETTE DE PROMENADE (DESSIN DE M. H. JANET)

Modèle (devant et dos) du Coin de Rue (6, rue Montesquieu). — Patron épinglé : 5 francs.



1521 C

Jules David

Larouze imp. r. du Cherche-Midi, 79

1521 C

Bonnas

Ad. Goubaud & Fils 85^e Rue

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du quatre-Septembre, 3.

Modèles des Grands Magasins de la Paix, et du 4. Septembre - Chapellerie de M^{mes} Brunhes & Hunt.
 rue Meyerbier 4 - Mercerie et Rubans - Magasins des Galeries Choiseul - rue Neuve des Petits Champs 26.
 Confection - E. de Plument, r. Vivienne 33 - Chaussures pour Dames de la M^{me} Poivret & C^{ie} r. Montorgueil 61.



TO

PLANCHE G. N° 892. — DESCRIPTION, PAGE 278.



TOILETTES D'ENFANTS (DESSIN DE M. H. JANET)

Prix du patron épinglé de chaque costume : 3 francs.

LES AMOURS D'UN PIERROT

(NOUVELLE. — SUITE.)

VII

Le fil d'or qui avait un instant lié ma vie à celle de mon domino bleu était donc rompu. Il savait mon nom, mais il ne savait pas mon adresse, et l'eût-il su, je n'eusse rien espéré, rien attendu, rien voulu. Entrer dans la vie d'une honnête femme pour l'empirer est un crime que beaucoup d'étourdis se permettent; être cet étourdi eût été, après ce que je viens de vous raconter, pis qu'un crime, c'eût été une bassesse. J'avais rapporté de la Maison-Dorée une foi, permettez-moi de le dire, une vertu indomptable. Comme aux croyants d'un autre âge, un être céleste m'était apparu; je résolus de vivre comme si cette vision d'en haut fût demeurée à poste fixe devant mes yeux. Et de fait elle ne me quittait pas. En amour il faut que l'absent soit toujours là. Qui peut oublier une heure qu'il aime n'aime pas. Ce beau mot de Platon: « L'amant d'une belle âme reste fidèle toute sa vie, » devint la lumière de la mienne. J'entrai dans une paix, dans une sérénité d'esprit que rien ne pouvait troubler, éprouvant la vérité de cette autre parole du même divin maître: « C'est l'amour qui donne la paix aux hommes, le calme à la mer, le silence aux vents, un lit de repos et le sommeil à l'inquiétude. »

J'étais sans argent, — un ami me prêta vingt francs pour atteindre la fin du mois, et, pendant vingt-deux jours, je vécus à la lettre, et avec délices, d'amour et d'eau claire. Je ne sortais pas de ma mansarde. Une crainte m'y retenait, c'est qu'en mettant le pied dans une rue le hasard d'une rencontre involontaire ne me replaçât en présence de celle à qui j'avais dit adieu pour toujours. L'idée que je pusse être la cause d'une douleur, d'une rougeur, d'un embarras pour celle que j'aimais eût fait de la liberté pour moi comme un supplice. — Ces vingt-deux jours si vides et si remplis, un grand poète amoureux pourrait seul les redire. Tout ce que les anachorètes, tout ce que les saints dans leurs cellules ont connu de joies et de souffrances, mon amour le rassembla et l'amassa dans la mienne. Tout ce qu'ils racontent des félicités de leurs misères et des béatitudes de leurs sacrifices me devint en un instant familier. Ma pensée absorbante était celle-ci: — Que dois-je faire pour que celle que j'aime soit, au cas où son regard pourrait venir jusqu'à moi, contente de moi?

Au bout du mois, ma résolution était prise. Je renonçai à ma carrière commencée. Sur ma demande, mon grand-père parvint à me faire attacher à une expédition qui se proposait de faire par eau le tour du monde et que je ne puis vous désigner autrement. Supposez que j'aie été admis à voyager à la suite d'un autre Dumont-d'Urville. Nous devions être et nous fûmes en effet trois ans sans rentrer en France.

Pendant ces trois ans, allant d'un pôle à l'autre, je ne vis partout de toujours nouveau que mon amour; lui seul fut mon maître; je n'appris rien que ce qu'il me montra. Les natures si variées qui passèrent sous mes yeux ne me parlèrent jamais que son langage, les montagnes et les abîmes, les océans comme les gouttes de rosée. Les forêts profondes et les brins d'herbe, les nations et les individus, les foules aussi bien que les solitudes, tout n'avait que sa voix. Il comblait l'univers par lui seul agrandi. Je vis plus d'une fois la mort face à face presque sans m'en douter: toutes les gouttes d'eau ne se perdent pas dans le sable. Je fusse mort que je m'en serais à peine aperçu. Ce par quoi je vivais était supérieur à ce qu'on nomme la fin de la vie. L'infini que je portais dans mon cœur ne se serait point senti déplacer en remontant vers l'Éternel. Ce qui n'était pas mon amour eût pu seul m'être importun, et il n'y avait partout que mon amour! Privations, fatigues, dangers de tout genre, le courroux des hommes et celui des éléments, la

faim et la soif, le chaud et le froid, je supportai tout sans penser jamais que j'eusse lieu de me plaindre. Mon corps se fortifia, comme à mon insu, dans ces luttes qui ne lui coûtaient pas d'efforts, et, en s'affermissant, mon cœur s'y adoucit encore. Ah! c'est puissant, l'amour, et celui qui a dit qu'il transportait les montagnes n'a raconté que la millièmième partie des prodiges qu'il peut accomplir.

Je revins à Paris parce qu'on m'y ramena. Mais, à vrai dire, je n'en étais pas sorti. Comment, durant ces trois ans, avais-je appris ce qu'auparavant j'ignorais: quatre ou cinq langues, par exemple, — je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que j'avais tenté d'obéir à mon programme: — devenir un homme à l'âge où les autres ne sont que des jeunes gens.

Quelques actions que l'on crut être des actions d'éclat m'avaient signalé plus que je n'aurais voulu à l'attention publique. Je fus décoré à mon retour, et, sur le désir exprimé par mon chef, une mission me fut donnée par le gouvernement, laquelle devait m'obliger à refaire presque seul et sans guide une partie de la route que nous venions de parcourir. Nous n'avions pu, sur beaucoup de points, que planter des jalons; il s'agissait d'aller les relever et de compléter des travaux qui n'étaient qu'indiqués. Des rapports me furent demandés, puis communiqués aux Académies. Je sentis vaguement que la faveur enflait mes voiles; j'aurais été gâté par l'opinion publique si, gardé comme je l'étais, j'eusse pu l'être. Je m'en consolais en me disant que ce bruit venu de si loin et si vite lui ferait peut-être voir en moi un cœur fidèle, et ce fut là ma pensée la plus coupable. Si j'ai l'air de me louer, mon expression trahit mon envie. Je ne veux louer et faire louer, en vous disant tout ceci, que le sentiment qui était en moi. Je ne parle en ce moment que pour lui.

On m'avait donné un mois pour mes préparatifs. Deux fois dans le mois, j'eus une faiblesse que je dois confesser. Deux fois j'allai m'enfermer pendant quelques heures dans le petit salon de la Maison-Dorée, où le pierrot s'était fait homme. J'eus la bonne fortune de le retrouver tel que je l'avais laissé. En dépit de tout ce qu'il avait dû voir, ce pauvre salon, ce fut comme un sanctuaire immaculé qu'il rouvrit pour moi. Ce que je fis, vous le devinez. J'y évoquai, j'y revécus jusque dans ses plus petits détails cette heure du passé qui, du reste, n'avait pas cessé d'être pour mon cœur l'heure présente. Comme il n'y aurait rien eu à marquer sur ma carte que mes souvenirs, et que le garçon eût pu en trouver l'addition un peu courte, je lui donnai à chacune de ces visites deux louis, comme au grand jour où j'y étais venu pour la première fois. Ce n'était plus alors toute ma fortune. Le garçon voulut bien cependant s'en montrer satisfait.

— Ce salon-là me porte bonheur, me dit-il. Ce que monsieur me donne me rappelle que, il y a quelques semaines, une dame voilée y est venue, qui n'a rien pris non plus que lui, et qui a été pour moi aussi généreuse que monsieur. Je m'abonnerais bien à servir tous les jours une demi-douzaine de clients comme...

Il faut croire que sur ce propos j'avais changé de visage, car, s'interrompant:

— Qu'est-ce que monsieur a donc? dit-il. Est-ce que monsieur est souffrant?

— Apportez-moi un verre d'eau, lui répondis-je.

Tout le sang de mes veines avait remonté à mon cœur.

Quand le garçon revint avec ce que je lui avais demandé, il me trouva accoudé sur l'appui de la fenêtre que j'avais ouverte pour respirer.

— Cette fenêtre-là, me dit-il en manière de question, est très-bonne pour voir ce qui se passe sur le boulevard?

J'acceptai par mon silence l'interprétation qu'il venait de trouver pour mes et peut-être pour nos pèlerinages, et, craignant qu'il n'en vint à rattacher, dans son esprit, mes visites à celles de la dame voilée, je me refusai le bonheur de les renouveler.

Je devais partir quelques jours seulement après cet incident,

je partis le lendemain. Ce fut tout le profit que je tirai de ce qui venait de m'être révélé.

VIII

Vous n'aurez point à me suivre dans les longues enjambées que je fis depuis lors. C'était le même homme qui partait, pourvu seulement d'une ferveur nouvelle.

Pendant sept années qui ne me parurent pas longues, car l'amour abrège tout et vivifie jusqu'au désert, je fus, pour moi-même, ce que je viens de vous dire que j'avais été pendant mon premier voyage. Je devins peu à peu pour les autres ce qu'on devient plus facilement en France que partout ailleurs, parce que la France est le pays du monde d'où il sort le moins de voyageurs : je devins un voyageur célèbre.

Les journaux, en parlant de moi, dans leurs comptes rendus, disaient volontiers : « Le jeune et savant explorateur, » ou encore : « l'intrépide voyageur, Maurice de X... » Pour un Parisien, tout homme est intrépide qui abandonne volontairement la vue de ses boulevards, et savant, dont le métier est de revenir de loin. J'ai rencontré partout des Anglais qui, bien plus que moi, eussent mérité tous ces titres, s'ils n'eussent préféré courir le monde plus platoniquement encore en ne voyageant que pour leur ennui. Mais j'avais envoyé des bêtes au Jardin des Plantes, des curiosités à nos musées, des rapports à l'Institut ; mais des revues accréditées avaient publié quelques-uns de mes travaux, et tout cela, les bêtes surtout, avait fait un peu de bruit.

J'eus une douleur toutefois, et qui fut vive, à cette époque de ma vie : mon pauvre grand-père était mort sans que j'eusse pu lui fermer les yeux. Je demandai pardon à son âme d'avoir méconnu ce devoir, et j'espérais l'avoir obtenu. Les morts nous connaissent mieux que les vivants ; de là-haut nos cœurs leur sont toujours ouverts.

Avec mon grand-père disparaissait sa pension de retraite. Je n'avais pas eu tort, on le voit, de prendre un état sans m'en apercevoir.

Je ne vous dirai pas que, vers ce temps-là surtout, mon regard ne se tourna pas plus d'une fois vers la France. Il est une chose dont on ne se défait pas au dehors, c'est le besoin instinctif de l'accent du pays. Quand, après de longs jours passés au milieu de tribus barbares ou sauvages, qui parfois ignoraient de la France jusqu'à son nom, un écho m'en revenait, mon sang s'activait dans mes veines. La rencontre d'un compatriote, quel qu'il fût, c'était celle d'un frère. — « Vous en venez ? lui disais-je ; est-elle toujours belle ? Ah ! si vous aviez vu le reste du monde, elle vous paraîtrait mille fois plus belle encore. »

Que de fois, dans de lointaines contrées, n'ai-je pas tressailli tout à coup, comme si une voix amie avait frappé mon oreille, en entendant un oiseau chanter, un taureau mugir, un chien aboyer dans la même langue que les oiseaux, que les taureaux et que les chiens de mon pays ! Ces sons connus, c'était du français pour moi, et du plus pur, ne vous déplaît-il ! N'est-ce pas une supériorité de l'animal sur l'homme que cette unité de langue que chacun a su garder dans son espèce ? Qu'atteste la multiplicité des idiomes humains, sinon le besoin funeste que semblent avoir eu de tout temps les nations de se diviser et de ne point se comprendre ?

Voyager, c'est s'engager à faire tous les métiers. Si j'ai été philologue, naturaliste, astronome, géologue et géographe, j'ai dû être aussi, à l'occasion, tailleur, charpentier, maçon et cuisinier. J'ai été tout, même soldat ; je pourrais même dire : et surtout soldat.

Les voyageurs solitaires ont une sorte de goût pour la mort. Mourir pour la patrie, mon autre absente, mourir gratis, à mille ou deux mille lieues d'elle, il me semblait que c'eût été bien mourir.

IX

C'est en faisant ainsi la guerre en amateur pour l'honneur de notre pavillon, que je me liai, un jour, avec un de nos plus illustres marins, le contre-amiral de V..., dont j'aurai forcément à vous parler avec quelques détails, car la rencontre que je fis de lui fut, après celle de mon domino bleu, ce qui eut le plus d'importance dans ma vie. Cet officier, que l'Angleterre nous envoyait, était, à part tous ses mérites comme homme de mer et comme savant, un des plus nobles et en même temps un des plus singuliers types que j'eusse jamais rencontrés.

Dur et bon, hautain et familier, il était tout à la fois redouté et adoré de ses équipages. Après une campagne de quelques mois, pendant laquelle j'eus le bonheur de rendre service à sa petite escadre, un instant fourvoyée par de fausses indications géographiques dans des parages mal connus, il se prit pour moi d'un goût qui devint bientôt réciproque, et il obtint du gouvernement que je ferais avec lui un voyage d'exploration dont les Montagnes Rocheuses devaient être le but principal et qui devait ensuite se compléter, au retour, par une série d'expériences sur les côtes d'Afrique.

L'inflexibilité du caractère de M. de V... avait nui à son avancement. C'était le dernier de ses soucis. Tout entier à la science, son esprit sagace trouvait partout sa pâture.

— Je n'aime pas les promenades d'agrément, disait-il : le monde n'est un bois de Boulogne que pour les sots. Quelle que soit la page de l'univers que le souffle des vents nous découvre, il y a profit certain à la lire, et même à la relire pour celui qui veut s'en donner la peine.

Il n'avait horreur que de deux choses : l'ignorance et le repos. Aussi, Dieu sait s'il faisait bon dormir ou flâner sous ses ordres ! Les missions les plus stériles, il les rendait fécondes. C'était une vraie aubaine pour moi que la rencontre d'un tel guide. Je lui dois les trois quarts de ce que je sais et de ce que je suis devenu. S'il s'oubliait, il n'oubliait guère les autres.

— Le devoir des vieillards, écrivait-il à un ministre qui n'était pas assez de son avis, c'est de se chercher des remplaçants et de former des jeunes gens qui le plus vite possible dépassent leurs anciens.

Il fit pleuvoir abondamment sur moi, en moins d'un an, titres et dignités.

— Vous faites fi de tout cela, me dit-il un jour que je voulais le modérer dans cette voie ; vous avez tort. Il n'y a de valeur de nos jours que celle qui se fait constater. La France n'a pas la vue longue, et elle a trop à faire de contenter les gens qui sont sous sa main, pour s'occuper de ceux qui ont la bonhomie d'user leur vie loin d'elle à son service. Un jour viendra où vous ne serez pas fâché d'avoir des croix pleines vos poches et d'être affilié à toutes les sociétés savantes de l'Europe. Quand vous aurez fait un grand coup, vous serez bien aise de rentrer au bercail. Vous serez jeune encore, très-bon à marier, et les femmes aiment à voir toutes sortes de choses autour du cou de l'homme dont elles portent le nom. Cela fait bien dans leur toilette. Je vois d'ici une douzaine de petites Parisiennes qui...

Je l'arrêtai...

— Mon cher amiral, vous prenez là trop de souci. Mon parti est pris, très-sérieusement pris, de mourir garçon.

— Ah çà ! me dit-il en me regardant dans le blanc des yeux, vous êtes donc décidément un voyageur complet, vous ? C'est donc une vraie vocation ?

— J'en ai peur, lui répondis-je en riant.

Il resta pensif pendant quelques minutes.

— Alors, reprit-il avec une sorte d'amertume, ne vous mariez pas ; les gens comme vous et moi, à qui il faut le monde tout entier pour carrière et qui par-dessus le marché sont tout près

de le trouver petit, ces gens-là ne peuvent faire que de fichus maris...

Notre expédition fut longue, pleine de traverses et de périls. Notre intimité s'en accrût : c'est un bon ciment que la souffrance. Après avoir exploré les côtes orientales et occidentales de l'Afrique, nous fûmes obligés, avant de nous diriger sur la France, de faire relâche à Saint-Louis de Sénégal, pour nous ravitailler et réparer nos avaries.

L'amiral, pour occuper son temps, laissa sa flottille à la garde de son premier commandant, et nous remontâmes les côtes du Sénégal avec quelques matelots.

Arrivés en face de la cataracte de Medina, nous fîmes la sottise de tomber dans une embuscade que les indigènes, qui commençaient alors à donner des inquiétudes aux défenseurs du fort, s'étaient avisés de nous tendre. Notre petit détachement eut grand-peine à s'en tirer. Trois des nôtres tombèrent à la première attaque. L'amiral, furieux, ardent comme un conscrit, s'exposa plus que de raison. Il était cerné ; les flèches, les coups de lance et, qui pis est, les coups de fusil pleuvaient sur lui comme sur une cible, et une mort obscure allait terminer cette belle vie, quand, redoublant d'efforts et aidé de quelques hommes résolus, je parvins à le dégager. Il était temps : un grand diable de nègre, blessé lui-même et décidé à vendre chèrement les restes de sa vie, s'était approché de lui en rampant, et allait lui décharger presque à bout portant son mauvais fusil dans la poitrine, lorsque d'un bond je parvins jusqu'à lui. Mon vieil ami était sauvé, mais j'avais pris pour mon compte les deux balles qui lui étaient destinées ; elles se logèrent dans mon épaule. L'amiral, dans les bras de qui mon grand corps était tombé, jurait comme un possédé. Heureusement l'ennemi, fort maltraité par nos hommes revenus bientôt de leur surprise, était en fuite.

On me fit un brancard sur des fusils, et, tant bien que mal, nous regagnâmes un poste français, puis, d'étape en étape et lentement, Saint-Louis, où j'arrivai dans un piteux état. J'avais perdu beaucoup de sang et je ne sus pas tout de suite ce qu'on avait fait de moi. Je me retrouvai, quand mes esprits me revinrent, dans la cabine de l'amiral, qui avait exigé qu'on m'y transportât. J'y restai, pendant toute la traversée, couché sur le dos et dégagé, par la force même de la souffrance physique, de toute souffrance morale. Il y avait même apparence que j'allais être dégagé du souci de vivre. Il n'en fut rien pourtant. Le médecin et le chirurgien du bord me quittaient à peine. L'amiral eut pour moi des soins de père, et je pourrais ajouter des soins de mère, si le langage ultra-viril qui leur servait d'accompagnement n'eût ôté à ce dernier titre toute vraisemblance.

— Sacrebleu ! me disait-il, à chacun son état. Ce n'est pas le vôtre de voler ses balles à une vieille peau comme la mienne. Quand vous vous seriez fait tuer à ma place, en seriez-vous plus avancé ? Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse, de votre épaule cassée ? Je ne peux pas même en faire l'épaule d'un capitaine.

Nous arrivâmes enfin en vue de Toulon : c'était la première fois que j'avais hâte de toucher la terre. On peut quitter son pays et se résigner à vivre loin de lui, mais il faut y mourir. Quand j'entendis le canon qui saluait notre arrivée, il me sembla que je n'avais plus rien à désirer, sinon qu'on me transportât en terre sainte. Ce fut justement ce qu'on me refusa, et comme j'insistais sans cesse avec toute l'opiniâtreté des malades qui ont une idée fixe :

— Si vous dites un mot de plus, je vous renvoie à Saint-Louis, me dit l'amiral. Le docteur m'a dit de vous faire fermer la bouche avec un tampon et non de vous laisser discourir. Que diable ! parlez en dedans. Vous choisissez bien votre temps pour devenir bavard !

Il y avait une semaine que nous étions en rade. M. de V... me donnait tout le temps qu'il ne passait pas à terre.

X

Un soir, à la tombée du jour, je le vis entrer poussant devant lui, avec sa brusquerie habituelle, une femme dont le peu de clarté qui pénétrait dans ma cellule m'empêcha de voir les traits. Ce que je pus reconnaître, tout d'abord, c'est qu'elle devait être jeune encore et d'une grande distinction.

— Tenez, madame, dit l'amiral, voilà le monsieur qui a failli se faire tuer pour votre vieux mari. Dites-lui, s'il vous plaît, que, quand il sera à terre, vous vous ferez un devoir de le soigner comme un frère. Je commençais à en avoir assez de mon métier de garde-malade, et vous voudrez bien me servir de remplaçant pendant le voyage qu'on me fait faire à Paris. Oui, — ajouta-t-il, en se tournant vers moi, — il faut que j'y aille, à Paris. Au diable les ministres, et au diable surtout les télégraphes ! Leurs fils de fer sont autant de cordons de sonnette au bout desquels il semble que nous soyons tous accrochés. Voici la troisième dépêche que je reçois depuis ce matin.

L'amiral ne m'avait jamais dit qu'il fût marié, et, me rappelant certaines de nos conversations, j'étais à cent lieues de croire qu'il pût l'être. Après un moment donné à l'extrême surprise que me causait cette nouvelle, j'allais le remercier de la bonne grâce de cette présentation inattendue lorsque, pour m'éviter l'effort que j'allais faire :

— C'est bon, me dit-il, ne parlez pas ; madame est prévenue que pour vous le mot d'ordre du médecin est : « Silence absolu. »

La porte était restée entr'ouverte. Un officier s'y présenta d'un air affairé et dit quelques mots à l'oreille de l'amiral, qui, s'adressant encore à sa femme :

— On a besoin de moi là-haut... Dans dix minutes je suis à vous et viendrai savoir ce que vous pensez de mon malade. Ma chère Suzanne est un peu médecin, — ajouta-t-il en se tournant de mon côté. — Laissez-vous regarder par elle. Ses bons regards ont eu quelquefois plus de vertu que tous les emplâtres de la faculté pour calmer mes vieilles douleurs.

Et il nous quitta, riant lui-même de la tournure qu'avait prise dans sa bouche l'éloge qu'il avait prétendu me faire de sa femme.

Ces dernières paroles de M. de V..., tout en ramenant par un retour soudain ma pensée sur d'autres regards qui avaient été l'aurore de mon adolescence, avaient tout naturellement fixé mon attention sur les yeux dont on me vantait la bienfaisante puissance.

Je demeurai pétrifié. Ce fut comme un choc qui bouleversa tout mon être. Il me sembla que mon cœur allait s'échapper de ma poitrine.

Ces regards d'une autre heure de ma vie, si pleins d'une si tendre pitié, ces yeux sans mystère et sans détour dans lesquels un enfant eût pu lire, et pourtant si pénétrants et si profonds, ce n'était plus en songe que je les revoyais, ce n'était plus mon cœur seul qui les rappelait à ma pensée. Je ne rêvais pas. Ce n'était point un souvenir seulement. Ils étaient devant moi graves et doux comme autrefois, versant leur baume sur chacune de mes plaies. Non, je ne me trompais pas, est-ce que je pouvais me tromper ? Devant moi certainement venait d'apparaître, idéalisé encore par la réalité, mon rêve, mon rêve tout entier.

— Restez, ne parlez pas, attendez que je meure ! voulais-je m'écrier.

Mais toutes paroles expiraient sur mes lèvres.

Tout à coup, au milieu de ma joie insensée, une pensée surgit, aiguë comme le fer d'un poignard : « Celle que tu aimes, c'est la femme de ton bienfaiteur et de ton ami ! »

Toutes mes idées s'entre-choquèrent dans mon cerveau déjà affaibli. Le feu se mit à ma tête ; ma dernière pensée lucide fut

celle-ci : « Il ne faut pas, non, il ne faut pas qu'elle me recon- naisse. »

L'ombre d'un rideau projetée à dessein sur mon visage pour épargner toute fatigue à mes yeux m'avait jusque-là protégé. Par un mouvement violent, ramenant sur moi d'une main ce rideau, de l'autre je déchirai l'appareil de mes blessures. C'en était fait, j'allais mourir, mourir à temps, et digne d'elle encore.

Mais la nature trahit mon courage. La douleur m'arracha un cri. A ce cri un autre cri répondit.

Que se passa-t-il après? J'aurais peine à le dire. Mes yeux se voilèrent. Je sentis avec délices que mon sang coulait, et qu'avec lui s'en allait ma vie, et qu'auprès d'elle cette mort, bonheur inespéré, était mille fois trop douce! Puis je ne sentis plus rien; j'avais perdu toute notion de l'existence..... Au chaos succéda l'anéantissement.

Étais-je mort?

Je le crus, en vérité, car c'est du ciel même que me sembla sortir, comme une céleste musique, la voix que je n'avais plus voulu entendre ici-bas.

— Maurice, disait cette voix, si vous quittez cette terre, je sens que je n'y pourrai plus demeurer. Maurice! Maurice! entendez-moi, vivez! Notre tâche n'est point finie.

Quand le voile qui avait obscurci ma vue se déchira, un ange était sur moi penché, une main sur ma blessure, dont l'appareil était replacé; l'autre s'appuyait sur mon front. Son beau regard reposait sur le mien et, en me donnant sa lumière, y ramenait la vie.

Celle que j'avais si longtemps attendue, elle était là, telle qu'un million de fois je l'avais rêvée, sinon qu'elle était mille fois plus belle encore et plus douce. Ce charmant visage que je n'avais jamais vu, je le reconnaissais. Il ne m'apprit rien, sinon que la belle âme qu'il reflétait avait trouvé ici-bas une demeure digne d'elle. Les vraies beautés sont celles qu'on ne peut peindre; la sienne se composait de ces inexprimables attraits qui commandent et retiennent l'amour. Je ne pouvais parler, mais la muette contemplation de mon regard ne lui échappait pas.

— Vous me revoyez, me dit-elle, et je vous revois, et voici que toute notre constance à nous fuir échoue comme par l'ordre même du destin. Je n'ai pas la force d'accuser le ciel, qui a voulu nous donner cet instant. C'est un éclair, un éclair seulement, n'est-ce pas, Maurice, dans notre vie? Je vais vous quitter, mon frère, je vais vous reperdre; mais, si jusqu'ici la foi nous est restée, ce n'est pas après cette félicité involontaire qu'elle doit nous abandonner. Là-haut, Maurice, après la vie qui passe, Dieu nous réunira pour celle qui n'a pas de fin.

Ses yeux me dirent alors un suprême adieu. Sa main charmante se posa sur mes lèvres comme un baiser. Elle disparut.

P.-J. STANL.

(La suite au prochain numéro.)

LE LION NOIR

On sait qu'il y a trois sortes de lions en Algérie : le lion roux, originaire de cette partie même de l'Afrique; le lion gris, qui vient des plaines de la Tripolitaine, et enfin le lion noir, dont la patrie est au delà des déserts du Sahara.

Le lion noir est le plus féroce et le plus cruel de tous. Plus petit que le lion roux et que le lion gris, il est cependant plus redoutable. Sa fourrure est très-estimée; il faut croire que lui-même l'estime encore bien plus que les marchands de fourrures, car il la défend avec une énergie et une vigueur admirables.

La présence d'un lion noir dans les départements d'Alger, de Bône ou de Constantine est un fait assez rare. Il faut, pour qu'il s'y trouve, que la faim l'ait forcé à franchir les sables qui s'éten-

dent entre les montagnes équatoriales et les hauts plateaux du littoral.

Il y a quelque temps, l'arrivée d'un de ces lions terribles fut signalée dans les contre-forts de l'Edough, aux environs du quartier appelé l'Oued-Zied.

Un chasseur arabe, grand tueur de fauves, se mit à sa poursuite. Abdallah ben el Aadj Mrabet — c'est son nom — est un homme qui ne craint rien, et qui maintes fois, avec autant de bonheur que notre spahis Gérard, de célèbre mémoire, a affronté le lion face à face. Cette fois, il fut moins heureux. Il ne put rencontrer l'animal qu'il poursuivait.

Qu'était devenu le lion?

On l'apprit bientôt. Des Arabes pasteurs purent constater que le fauve n'était pas mort, en comptant les vides qu'il avait faits dans leurs troupeaux. Désireux de détruire ce voisin nuisible, ces bergers organisèrent un affût de nuit. Ils grimpèrent sur des arbres, avec un arsenal de longs fusils, et ils eurent soin d'attacher à un piquet, à portée de leur refuge, une chèvre séparée de ses petits.

La chèvre se mit à bêler, et le lion, attiré par ces cris plaintifs, ne tarda pas à se montrer.

Alors l'un des Arabes épaula son arme.

A la détonation du fusil répondit un formidable rugissement. Le lion était blessé, mais pas assez grièvement pour ne pas pouvoir se relever. Rassemblant donc ses forces, il bondit vers celui qui l'avait frappé. Son élan fut tel qu'il parvint jusqu'au tireur et qu'il lui laboura le bras gauche avec ses griffes. Ce malheureux est en ce moment à l'hôpital de Bône.

Un nouveau coup de feu, tiré par un autre indigène, mit enfin le fauve hors de combat.

En le dépouillant, le fourreur trouva dans le corps de l'animal quatorze projectiles, dont une balle de chassepot logée dans la joue droite, depuis plusieurs années sans doute.

Peut-être avait-il déjà rencontré Gérard?...

Ce lion noir va nous fournir l'occasion de citer une légende que le général Hanoteau a recueillie de la bouche même de conteurs touaregs. On sait que l'Arabe a pour le lion une crainte mêlée d'une certaine admiration. Il le redoute; mais il le trouve beau, grand, noble et même sage. Aussi les poètes du pays ne se font-ils pas faute de le mettre souvent en scène dans leurs fables.

Donc voici la fable des Touaregs :

Une femme avait été enlevée de force et emmenée par l'ennemi. Elle s'échappa en route et rencontra un lion qui la prit sur son dos et la porta jusqu'au douar. Les amis de cette femme se réjouirent de son retour et lui demandèrent qui l'avait amenée.

— Un lion, répondit-elle; il a été bon pour moi, mais il a l'haleine mauvaise.

Le lion, qui n'était pas loin, entendit ce propos et partit.

Quelques jours après, la femme, allant au bois, rencontra un fauve aux yeux rouges (c'est le surnom du lion), qui lui dit :

— Prends un morceau de bois et frappe-moi.

— Je ne te frapperai pas, dit-elle, car un lion m'a rendu service et je ne sais pas si c'est toi ou un autre.

— C'est moi, fit-il.

— Alors je ne puis pas te frapper...

— Frappe-moi ou je te mange!

Elle prit donc un morceau de bois, le frappa et le blessa.

Le lion lui dit alors :

— Maintenant tu peux partir.

Deux ou trois mois plus tard, le lion et la femme se rencontrèrent encore.

Le lion lui dit :

— Vois l'endroit où tu m'as blessé, est-il guéri ou non?

— Il est guéri, répondit la femme.

- Le poil est-il repoussé?
 — Certainement.
 — Une blessure se guérit habituellement, dit alors le lion, mais non le mal que fait une mauvaise parole. Je préfère un coup de poignard aux atteintes de la langue d'une femme.
 Cela dit, il l'emporta et la mangea.

G. B.-F.

REVUE DES MAGASINS

Il y a quelque temps déjà que nous ne nous sommes occupés des modes de la *Scabieuse*; cette maison se distingue pourtant dans cette partie, et ses modèles ont une grâce exceptionnelle. Nous choisirons quelques types parmi les derniers éclos :

Capote *Médicis* en paille de riz blanche. La passe diadème est doublée de velours noir et le bord garni de perles fines. Trois rangs de flots de satin recouvrent la calotte. Au sommet, des plumes blanches dont le pied se trouve dissimulé par des bouclettes de salin; brides en pareil.

Un amour de chapeau composé de myosotis noirs à cœur de jais, formant la passe et le fond. Ce dernier est garni, en outre, d'un fanchon en filet avec frange tout autour. — La *Scabieuse* se charge de faire le même modèle en blanc ou lilas, à volonté.

Dans le même genre, nous avons remarqué un chapeau « douairière », grand et bien coiffant. La passe est formée de tulle bouillonné et de muguet, avec feuillage givré de jais. Deux barbes en tulle et franges muguet sont coquillées sur le fond, au milieu duquel leurs bords se rencontrent.

Enfin, voici une mantille espagnole en dentelle noire, montée sur une demi-guirlande d'aiguilles blancs parfumés. La mantille est drapée sur le devant, et l'une de ses extrémités se trouve fixée sur le côté par un bouquet assorti.

Nous ne sortirons pas de cette maison (10, rue de la Paix) sans indiquer à nos lectrices une charmante confection de foulard noir et de forme mantelet-visite. Le corps principal est rayé d'entre-deux de guipure, agrémentés de glands de soie et de jais. Quant aux bords, ils sont recouverts de plissés d'un caractère particulier; chaque pli est maintenu du haut et du bas, et les bords sont rehaussés de dentelle formant un coquillé très-mousseux.

— Les *Galeriès de Choiseul* (rue Neuve-des-Petits-Champs, 36) ont, en ce moment, un stock remarquable de broderies pour garniture de robe : broderie anglaise, simple ou mélangée de plumetis, en blanc, noir ou de couleur. On y rencontre également un joli choix de dentelles de fantaisie, point de Flandre, valenciennes anglaise, dentelle torchon ou de Mirecourt, guipures du Puy, et guipures russes. Ces dernières sont de source absolument authentique, car elles viennent directement de Saint-Petersbourg. M. Besson, ayant fait des marchés très-importants avec cette ville, est en mesure de répondre à toutes les demandes. La dentelle russe est employée à tout; on en garnit aussi bien une robe de soie ou de laine qu'une robe de toile.

Parmi les nouveautés à signaler et dont le succès s'affirme de plus en plus, nous citerons les écharpes de filet en soie (faites au crochet), avec bordure façonnée et franges nouées sur les bords, celles-ci en lacet gaufré. Ces écharpes mesurent jusqu'à 2^m,25, et l'on peut se les procurer en toutes couleurs (24 heures suffisent pour l'exécution des commandes faites sur échantillon). Le filet étant si fort à la mode cette année, nous insisterons auprès de nos lectrices sur l'avantage réel qu'il y a de s'adresser, pour cet achat, à une maison aussi bien approvisionnée que les *Galeriès de Choiseul*, qui possèdent un superbe assortiment de modèles de fichus et de barbes, pour le cou et la coiffure, et toujours garnis de la jolie frange muguet.

Les *Galeriès de Choiseul* ont aussi des écharpes, châles et fichus en crêpe de Chine, entourés d'une frange extrêmement brillante et légère en « soie de peigne », fort agréable à porter.

— VISITE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — Nous ne pouvons nous empêcher de constater encore une fois le succès éclatant et bien mérité de la vitrine de M. de Plument (groupe de l'habillement, classe 37, côté de l'Ecole militaire). Ses corsets, au milieu desquels brille le corset d'or, attirent tous les regards par leur excellente coupe et leur tournure extrême. Quelle femme ne comprendrait tout de suite l'avantage à retirer, pour sa grâce personnelle, d'un modèle aussi coquet!

Mais il nous faut conduire nos lectrices dans la maison même de M. de

Plument (33, rue Vivienne) pour leur parler, à titre d'actualité, de nouveaux jupons blancs. Un modèle élégant et commode se recommande tout d'abord, tant il est bien compris. C'est un jupon court, en nansouk sans apprêt, et garni devant d'un haut volant plissé rehaussé de valenciennes; par derrière, une traîne ras-terre et rajoutée est couverte par trois volants garnis de valenciennes, formant un agréable frou-frou; la dentelle a 7 centimètres de hauteur. Une coulisse bien placée rejette l'ampleur en arrière, et des cordons permettent de fixer cette partie du jupon à la robe. Ainsi établi, ce joli modèle vaut 33 francs; naturellement il y a des jupons à meilleur marché, quoique d'une coupe identique.

Le jupon *Directoire* est une nouveauté élégante que nos lectrices ne connaissent pas encore. Il est en nansouk et mousseline, à traîne mobile, c'est-à-dire s'adaptant à volonté et faisant à la fois un jupon de ville et un jupon de grande toilette. Un haut volant de mousseline, rehaussé de valenciennes, en entoure le bas. La traîne mobile est garnie, de son côté, de plusieurs volants, terminés par une valenciennes. Une seconde traîne en bougran, avec petits volants, soutient la précédente; elle est mobile aussi, boutonnée sur les côtés, puis maintenue en même temps que l'autre par un cordon. C'est une heureuse disposition, qui fait bien valoir une robe.

SPÉCIALITÉS

La saison dans laquelle nous entrons réclame un usage journalier du *lait antiphélique* de CANDÈS, ce préservatif si sûr contre les ardeurs du soleil, les influences atmosphériques, le hâle, etc. Il est excellent aussi pour effacer les traces de fatigue. Tout disparaît, grâce à cet auxiliaire puissant, non-seulement les taches de rousseur, mais les plaques rouges et les boutons de toute sorte. La peau redevient belle et le teint acquiert une blancheur nacrée vraiment merveilleuse.

L'emploi du *lait antiphélique* a des avantages qui le rendent précieux à toutes les femmes, et nous engageons nos lectrices à ne pas le perdre de vue. — Prix : 5 francs le flacon chez tous les coiffeurs et parfumeurs, ainsi que chez M. Candès (26, boulevard Saint-Denis).

M. D'A.

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre *Panorama des modes* est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre *Panorama des modes de printemps et d'été*, et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA est maintenant à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de *Prime* presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de quatorze toilettes absolument inédites, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable.

Pour que notre *Prime* leur soit adressée dès son apparition, sans retard et franco, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. Ad. GOUBAUD et FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

ROUVENAT (★) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.

Paris, 6, rue d'Hautoville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.